

En écoutant von Wartburg (1)

par F. DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

Il enseigne à Leipzig. Mais il ne renia point sa nationalité suisse. Grand, brun, sans barbe ni lorgnon. Il a 42 ans et deux millions de fiches.

Ferdinand Brunot préside. Il salue l'Helvétie pépinière de linguistes : Gilliéron, Gauchat, Tappolet, Jeanjaquet, Jud, Jaberg. Il nomme Alexis François, Bailly de Genève, philologues très distingués ; et décerne à la patrie de Walther von Wartburg un prix d'excellence.

D'abord professeur au Lycée d'Aarau, von Wartburg passe bien vite à Lausanne. Les Allemands l'appellent à Leipzig. C'est ainsi que ce monument unique, le *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, ne paraîtra pas en français.

Elle a bien des mérites, constate M. Brunot, cette *Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, née de l'ingénieux entrelacement de méthodes diverses. Formé, comme tous ses compatriotes, à l'école de Gilliéron, von Wartburg a réuni, au cours de patientes investigations, des matériaux en foule. Avec ces matériaux il édifie une

(1) Notes recueillies au cours de la conférence que fit en Sorbonne (salle Louis Liard), le vendredi 16 janvier 1931, M. W. VON WARTBURG, professeur à l'Université de Leipzig, sur *Les recherches étymologiques et l'étude des milieux où naissent et vivent les mots*.

œuvre originale. Derrière l'étymon, au-dessus de l'étymon, nous voyons s'élever et se ramifier, comme les branches d'un arbre, toutes les manifestations lexicologiques, tant du français que des patois. Ainsi, chaque article constitue un véritable mémoire; un mémoire qui est bien autre chose qu'une accumulation de faits, où chaque rapport se trouve précisé, par la vertu d'une méthode vivante. C'est sur la langue vivante, insiste le plus « moderne » des historiens, que doit travailler le philologue. Et cette méthode vivante est souple, à merveille. L'étymologiste en change, dès qu'il y a lieu. Plasticité : signe distinctif du vrai savant.

* * *

von Wartburg a la parole. Il s'exprime en un français correct, un peu précipité, avec un léger accent que les Romains auraient dit *rusticus*. Quelques échantillons de ses recherches lexicographiques vont lui permettre de dégager les idées générales de sa méthode.

L'étymologie — l'étymologie elle-même nous en avertit — est la recherche du *vrai* sens d'un mot. Mais qu'est-ce que la vérité? Depuis un peu plus de cent ans, depuis que Diez, en constituant la grammaire comparée des langues romanes, a orienté les étymologistes dans la voie scientifique, tout a évolué : les méthodes, les résultats et jusqu'à la conception même de la discipline nouvelle.

On a nié les lois phonétiques, jugées arbitraires. On invoquait Gilliéron, un Gilliéron mal compris. Gilliéron, malgré ses boutades, n'a pas détruit la phonétique. Mais grâce à lui, nous pouvons désormais étudier de plus près les lois phonétiques, qui demeurent intactes.

Bien que la phonétique ne soit pas son fait, von Wartburg veut consacrer le premier exemple à un de ces cas où la phonétique contredit l'étymologie commune. Le mot est

un peu vulgaire. Mais le linguiste dirait volontiers comme Molière : « Je prends mon bien où je le trouve ».

Fesser vient de *fesses*, dit-on : latin *fissa*. Et von Wartburg le croyait aussi, lorsque, réunissant les formes dialectales, il constate que certains patois disent *fessier*. En français, *-ier* résulte de *-are* après palatale. Le normand et le lorrain ont conservé cet *-ier*. Or, ce sont précisément eux qui disent *fessier*. Il y a donc dans la racine *fesse* (qui a donné *fessier*) une palatale. Et il faut écarter *fissa*.

L'ancien français avait une forme *faisse* (du latin *fascia*) pour désigner une branche d'osier servant de lien. Voilà tout le mystère : *fesser* vient de *faisse* = branche, comme *fouetter* vient de *fouet*, comme *gauler* vient de *gaule*.

Pour un Français d'aujourd'hui, cette étymologie n'est pas la bonne. Et ce Français a raison. Que s'est-il donc passé? *Faisse* (2) = branche n'a pas survécu, sauf dans certains patois. Lui disparu, *faisser* (frapper au moyen de branches) était sans famille. *Fesses* (1) = latin *fissa* l'a recueilli. A une condition : qu'il entrât dans la famille, c'est-à-dire au prix d'une évolution sémantique.

Et, pour résumer toute l'affaire, si autrefois on *faisait* avec des *faisse*s, aujourd'hui on *fesse* les *fesse*s. Curieuse influence du *milieu verbal*.

* * *

Il importe de le distinguer du *milieu social*, qui joue aussi son rôle.

Soit le mot **enthousiasme**. Il nous paraît sans intérêt. Emprunt fait au grec (*enthousiasmos*), au XVI^e siècle, il est emprunté à la fois par le français et l'allemand (*enthusiasmus*). Mais quel était, à l'époque de l'emprunt, le sens du mot? Ouvrons les textes. On les ouvre trop rarement.

En Allemagne, le mot est adopté par les réformateurs : il veut dire extase, exaltation religieuse. En France, seuls l'emploient les poètes de la Pléiade, dans le sens particulier d'inspiration poétique. Ce sont là deux zones très différentes. Nul danger de contamination. Longtemps il en va ainsi. *Enthousiasme* est inaccessible au vulgaire.

Mais voilà que le public s'en empare (vers le milieu du XVII^e siècle). Et aussitôt, il le dépouille de son sens mystique et de son sens poétique. *Enthousiasme*, en se vulgarisant, a pris, chez les Allemands comme chez les Français, ce sens banal que nous lui connaissons aujourd'hui. On pourrait dire, en géologue, que l'érosion linguistique aplanit les mots, le sens des mots, jusqu'à la base, et rapproche les langues l'une de l'autre.

Comme l'étude du milieu verbal, l'étude du milieu social est indispensable au linguiste.

* * *

Mais venons-en à cette étymologie intérieure, à *l'histoire du mot* — aspect nouveau du problème étymologique, et qui a fait faire tant de progrès à la linguistique contemporaine.

Voici deux exemples où l'histoire nous aidera à sortir d'affaire.

Faïence vient de *Faenza*, la ville italienne, célèbre dès le haut moyen âge par ses majoliques. Mais *Faenza* aurait dû donner *faence*. C'est ce que nous trouvons en effet au XVI^e siècle. *Faïence* n'apparaît qu'au siècle suivant. D'où vient ce *yod* intercalaire ? On a songé à une analogie avec *Mayence*, hypothèse que rien ne justifie.

L'explication, la voici. Il y a, dans le département du Var (arrondissement de Draguignan), sur la route qui va d'Italie en France, une petite ville : *Fayence*. Au courant

de l'exportation des majoliques italiennes, les habitants de l'endroit, nés malins, se mirent à fabriquer de la majolique, de la vaisselle de... Fayence, cette fois. Ils en fabriquent encore.

Et voilà comment l'insertion d'un *yod* nous conduit à déceler les méthodes, qui n'ont pas changé, de la concurrence commerciale et de la contrefaçon industrielle !

Second exemple : **cercueil** vient de latin *sarcophagus*.

Mais on constate que ni les parlers du sud de la Gaule ni aucune autre langue romane ne connaissent *sarcophagus*. Le mot correspondant est formé sur d'autres types lexicaux : *vascellum*, *arca*, *capsa*. Pourquoi *sarcophagus* existe-t-il au nord seulement, lui qui n'a jamais pris pied comme mot populaire dans les pays de l'Empire romain ?

Et cependant nous observons que l'allemand *sarg*, le néerlandais *zark* dérivent de *sarcophagus*, tout comme les parlers du nord.

C'est qu'il s'agit là d'une zone lexicale qui embrasse à la fois les langues germaniques et le français. On y relève toute une série de mots communs, qui appartiennent surtout à la langue religieuse. Songez à *samedi*, où l'*m* vient de allemand *samstag* (qui vient lui-même du grec *sambaton*). Nous pouvons déterminer ainsi les limites d'une première vague de christianisation qui, déferlant directement de la Grèce, à travers la Pannonie et l'Allemagne du sud, atteignit la Gaule septentrionale. *Cercueil* vient, en réalité, de *sarcophagos*, et non pas du latin.

L'histoire nous a mis sur la piste ; et aussi la répartition géographique, chère à Gilliéron, des aires lexicales.

* * *

Pour donner un exemple de l'importance de cette répartition géographique dans les recherches lexicographiques, nous nous tournerons vers les mots empruntés à l'arabe.

On sait qu'il y a de grandes différences entre ces mots d'emprunt, lesquels forment deux séries nettement distinctes.

Alors que l'espagnol dit *almacén*, portugais *armazem*, le français dit **magasin**, l'italien *magazzino*. C'est-à-dire que, seules, les formes ibéro-romanes ont l'article et la contraction, comme en arabe (*al mayzen*). Le groupe ibéro-roman a fait — et ceci explique cela — ses emprunts *directement*, grâce à la symbiose. L'autre série de mots vient d'emprunts *médiats* : relations commerciales avec l'Afrique du nord, rapports avec l'Orient.

L'exemple du mot **sucre** nous conduirait aux mêmes conclusions, étayées par la géographie, la géographie économique.

L'espagnol dit *azúcar* ; le portugais, *asucar* ; mais l'italien, *zucchero*.

Nous savons que les Arabes ont essayé la culture de la canne à sucre dans deux régions : en Andalousie et en Sicile. Ces deux régions ont transmis le mot aux parlars voisins. Ce fait explique la persistance des deux séries. Si la Catalogne marche ici avec la France, c'est qu'elle entretenait des relations étroites avec la Sicile.

* * *

Parfois, *une petite nuance sémantique* peut nous guider à travers le labyrinthe. Il ne faut pas oublier, en effet, que le sens d'un mot = chose signifiée + l'idée qu'on se fait de la chose. Et ce second élément peut être infiniment complexe.

Soit le mot **débiter**. Les dictionnaires lui donnent deux sens : 1° vendre au détail ; 2° découper en morceaux. Le premier sens étant plus vague, on l'a cru plus ancien. Quant à l'étymologie, on a songé à latin *debitum*, sans que le rapport sémantique ait du reste été précisé.

Or, les textes nous apprennent que la seconde acception (découper en morceaux) est la plus ancienne, mais avec un sens plus précis.

C'est en regardant une planche de l'*Encyclopédie* de Diderot que von Wartburg a vu jaillir, tel un trait de lumière, l'étymologie, la vraie. Cette planche représente un tronc d'arbre *débité*, c'est-à-dire scié en rondins à quelque hauteur. Or, une des poutres du navire s'appelle la *bitte*. *Débiter* n'est pas autre chose que « sortir une bitte d'un tronc ». Et l'acception postérieure vient d'une simple métaphore.

Pour faire de bonne étymologie, il faut connaître à fond *les choses*.

* * *

Il y a des cas difficiles, bien que tout paraisse clair. Ces difficultés se produisent volontiers, *quand un mot en a supplanté un autre*.

Le latin disait *edere* = **manger**. *Edere* est très exposé, par suite du danger de confusion des formes écourtées avec les formes de *esse*. Aussi, dès le Bas Empire, on a dit, plus fort : *comedere* et *manducare* = mâcher.

Comedere était moins vulgaire. C'est la forme qu'adopta l'ibéro-roman. L'italien, le français, le roumain prennent *manducare*. Et ceci s'accorde à merveille avec ce que nous savons du caractère plus distingué du latin d'Espagne. L'*Hispania* demeurera toujours plus proche de la tradition classique.

Voilà qui nous introduit dans les domaines du *milieu social* et de la *géographie linguistique* ! Reste à tirer au clair la question de *chronologie*. Rien de plus simple. Dès que *manducare* devient manger, il perd son sens de mâcher. Il lui faut un successeur. Ce successeur, c'est *masticare*, qui

n'apparaît pas avant le commencement du IV^e siècle, époque du glissement.

* * *

Certains mots ont conservé leur acception latine et posent cependant des problèmes d'étymologie.

Férir, du latin *ferire*, a conservé son sens latin (frapper) dans l'expression « sans coup férir ». Mais les dérivés italien et espagnol de *ferire* veulent dire blesser, sens qui doit remonter au latin, vu l'accord des langues romanes.

Plusieurs questions sont à résoudre.

Quels sont les successeurs latins de *ferire* = battre? C'est *battuere*, c'est *percutere*, qui signifient rosser, avec une nuance plus grossière. Le phénomène est le même que pour *manducare*, succédant à *edere*. On en citerait d'autres exemples : *sumere* a disparu au profit de *prehendere*, *piliare*. Le latin du IV^e siècle est à la recherche de mots robustes et vulgaires. Et c'est un reflet de la décadence de la civilisation antique.

Ferire = blesser a succédé à *vulnerare*, lequel n'a survécu nulle part. Preuve que *ferire* a pris son sens nouveau avant la chute de l'Empire.

Mais pourquoi *ferire* signifie-t-il encore frapper en français? pourquoi la Gaule n'a-t-elle pas accepté l'évolution sémantique? Blesser est un terme militaire. La langue militaire est la langue des conquérants. Or, les Germains étaient arrivés, qui avaient éprouvé le besoin de distinguer : *navrer*, c'est blesser en faisant une entaille ; *blesser*, c'est meurtrir, simplement. *Férir*, devenu libre, pouvait rester fidèle à son sens primitif. Si le phénomène est propre à la France, c'est que le restant de la *Romania*, moins germanisé, échappe à cette loi d'exception.

* * *

Certains mots, une fois nés, sont stables. C'est le cas, par exemple, de *masticare*.

D'autres se désagrègent, au contraire, et meurent de *consumption*.

Muer vient de latin *mutare*. Mais ce verbe perd ses acceptions à travers les siècles.

Cambiare lui fait concurrence, dès le Bas Empire, *cambiare* qui n'est qu'un terme de la langue commerciale, mais qui, à peine installé, va profiter de sa situation pour pénétrer successivement dans les différents domaines sémantiques de *mutare*. Au XV^e siècle, muer signifie encore changer de domicile ou d'habit. Aujourd'hui, seuls les oiseaux muent — et les jeunes garçons dont la voix change à l'époque de la puberté. Et tous les dérivés aussi sont morts.

Ils meurent d'un siècle à l'autre, d'une province à l'autre. La *müando* désigne encore, au midi, le chalet des hautes montagnes où les pâtres élisent domicile, un domicile précaire. Dans d'autres patois, le mot *muer* sert encore pour dire changer de linge. Et ces provincialismes mourraient, le cas échéant, revigorer la langue. En attendant, *muer* se meurt.

* * *

Un simple accident peut anéantir un mot, le frapper d'interdit.

Face avait, jusqu'en plein XVII^e siècle, une position très ferme. *Figure* l'a détroné.

Que s'est-il passé? Un jour, un mauvais plaisant eut l'idée de désigner le postérieur par cette expression périphrastique : « la face du Grand Turc ». La bonne société, scandalisée, proscrit le mot *face*. Il ne survivra pas à cet ostracisme, sinon dans quelques emplois spéciaux.

* * *

Ainsi, l'étymologie intérieure exige qu'on remplace le mot dans son milieu. Car les mots ont des milieux différents. Ils ne sortent pas tous de la même couche.

Il y a la couche où gisent les mots incolores : *dormir*, *jambe*, *travailler*. Il y a la couche où s'agitent les mots affectifs, expressifs, où l'on ne dit plus *dormir*, mais *en écraser* ; où *patte* a remplacé *jambe* ; où se substituent à *travailler*, les *piocher*, *turbiner*, *bûcher*.

Ne nous y trompons pas d'ailleurs. Certains de ces mots nés canailles peuvent s'embourgeoiser à leur tour, devenir incolores. C'est le cas précisément de *travailler*, qui a d'abord signifié torturer. L'étymologie intérieure dénonce ces origines. Il faut enregistrer tout cela.

Avec les déplacements sémantiques, l'entourage change. Quel mot a recueilli l'acception perdue ? l'acception nouvelle, où l'a-t-on prise ? quels contacts nouveaux, quelles luttes s'ensuivront ?

L'étymologie n'est plus ce trait mince qui joint deux mots ; c'est une route longue et sinueuse — et captivante aussi. Milieu verbal, milieu social, leçons de l'histoire, géographie linguistique, connaissance approfondie des choses et connaissance exacte des nuances sémantiques, hasards des rencontres et hasards de la mode, tout est mis à contribution. Ainsi, la science est pleine de vie qui nous fait assister à la lutte des deux forces contraires qui sauvent la langue — forces dynamiques, qui l'empêchent de se fixer, forces statiques, qui l'empêchent de se dissoudre.